



LE VIOLON

Parait tous les samedis.
L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :
LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.
H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 7 JANVIER 1888

Une séance du cabinet Mercier

Le conseil est réuni à Québec. Tous les ministres sont présents. L'anxiété est peinte sur toutes les figures.

Tous les regards sont tournés vers le chef du cabinet qui semble plongé dans une rêverie morose pendant que le secrétaire donne lecture de cinq ou six cents lettres de bons libéraux demandant des places dans les départements.

Après la lecture de ces requêtes il règne dans la salle un silence des plus pénibles.

Tout à coup l'honorable M. McShane se trémousse sur son fauteuil, se lève comme s'il était poussé par un ressort à boudin et laisse tomber avec fracas la pomme de sa main sur la table des délibérations. Se tournant vers le président de l'assemblée :

M. McShane.—Je n'ai pas besoin de vous le répéter, tout le monde le sait, on m'appelle "Honest Jimmy" and dont you forget it. Je n'ai pas de portes par derrière et je n'ai pas peur de prendre le bœuf par les cornes et l'homme par les paroles. Quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.

L'été dernier, monsieur Mercier, vous avez crié sur les toits que nous aurions infailliblement une session durant l'automne. L'automne est passé et pas plus de session que sur la main. Moi, j'ai fait la même promesse à mes amis, et aujourd'hui je me trouve énormément embêté. Je veux savoir aujourd'hui quand est-ce que nous sommes pour avoir cette fameuse session.

M. Mercier.—Pas si vite, Jimmy, vous vous emportez comme une soupe au lait à propos de rien. Réfléchissez avant de me poser de pareilles questions. Voyons, y a-t-il moyen, mes amis, de convoquer le parlement avant d'avoir effectué l'emprunt. L'emprunt, c'est la pièce de résistance de notre prochain menu.

M. Turcotte.—C'est un détail qui est réglé il y a longtemps.

M. Shehyn.—Comment, un détail réglé ? Ne savez-vous que je n'avance pas plus dans l'emprunt qu'un charretier de grosse voiture pris à l'heure ?

M. Duhamel.—C'est très malheureux. Que va dire le peuple ? Aussi pourquoi notre chef a-t-il déclaré publiquement dans la salle Cavalo que l'emprunt était effectué ? Sur quelle herbe avait-il pilé ce jour-là.

Les amis pourraient croire qu'il avait mangé de l'ours lorsqu'il avait parlé de l'emprunt.

M. Mercier.—Prenez patience, mes amis, vous savez que Rome n'a pas été bâtie en un jour. Il ne faut pas aller plus vite que le violon. L'emprunt se fera quelqu'un de ces bons jours, mais il ne faut pas prendre le beurre à poignée.

J'ai envoyé dernièrement à New-York un

de mes amis pour s'entendre avec le juif Solomon.

Solomon est dur à la détente comme tous ses congénères et je crois qu'il nous sera impossible de faire des affaires dans sa "paun-shop." Faudra chercher ailleurs.

Du moment que j'aurai repris un peu de forces, je me ferai aller jusqu'à ce que j'aie obtenu l'emprunt à trois et demi pour cent.

M. Shehyn.—Moi, je me connais en finances, je n'ai jamais fait d'autre chose dans ma vie, et je puis dire en toute sûreté que les yankees sont trop près de leurs pièces pour prêter de l'argent à trois et demi pour cent.

M. Mercier.—Ecoutez-le donc parler. On dirait, ma foi, que c'est un puits de finance. Si vous vous étiez remué un peu, mon ami, nous aurions aujourd'hui \$3,500,000 dans nos coffres.

M. Shehyn.—Si vous m'aviez laissé faire, vous auriez aujourd'hui votre emprunt. Ce n'est pas pas moi qui vais à New-York, c'est l'honorable Premier, ce sont ses amis, MM. Beausoleil, Préfontaine. A présent, arrangez-vous avec eux pour votre emprunt. Moi, je ne m'en mêle plus.

M. Mercier.—Ecoutez, Shehyn, vous savez que je suis malade, trop malade pour me trimballer une fois par semaine à New-York, et c'est pour ça que nos négociations n'avancent à rien. L'emprunt est l'affaire du trésorier ; c'est vous seul qui allez vous en occuper.

M. Shehyn.—Ah ! par exemple, non ! Maintenant que vous avez gâté la sauce, vous voulez me tenir responsable pour le plat. Je vous avertis maintenant que je ne m'en mêle plus.

M. Mercier.—Est-ce comme cela qu'on entend pratiquer la discipline dans mon cabinet ? Ah oui-da oui, M. Shehyn, le beau parleur et le petit farceur. Savez-vous que je commence à être joliment ennuyé de votre système de financer.

M. Shehyn.—Mon système de financer, vous ne m'avez jamais donné une chance de le mettre en pratique. Lorsque vous avez un plan de nègre en tête, vous ne consultez pas vos collègues de Québec, mais vous prenez l'avis de vos amis de Montréal.

M. Duhamel.—Ce ne sont pas mes avis qu'il suit, j'en sais quelque chose.

M. McShane.—Ni les miens non plus.

M. Mercier.—J'en ai assez de ces murmures. Faites silence. J'entends qu'on m'écoute. Il ne me reste plus qu'une chose à faire pour en finir une bonne fois avec l'emprunt. Je vais faire cesser l'utilité de Shehyn. Je l'enverrai au balai et je le remplacerai par mon ami, l'hon. F. Langelier. Avec lui, l'emprunt marchera et ça ne fera pas un pli.

M. McShane.—Arrête un peu ! arrête un peu ! Jimmy kick contre ça. Remplacer un Irlandais par un Canayen, tant que je formerai partie de ce cabinet-ci, ça ne se fera pas.

M. Mercier.—Jimmy, il y a assez longtemps que j'ai le nez enfariné avec vos criaileries. Depuis que vous êtes mon collègue vous avez fait trois grosses coches mal taillées. Premièrement, pendant la dernière session, vous avez dit qu'il n'y avait que la canaille et les gens malhonnêtes qui voteraiient pour le bill des tramways. Deuxièmement, vous vous êtes fait donner un banquet à Québec sans ma permission, exprès pour vous mousser auprès du peuple, et troisièmement vous avez compromis le cabinet par votre conduite dans le comté de Laprairie.

La mesure est pleine et elle est sur le point de déborder. Si vous tenez le moins d'un centime à rester ministre à Québec, collez votre chique et faites le mort.

M. Gagnon.—Et définitivement quand aurons-nous la session ?

M. Mercier.—Lorsque nous aurons l'emprunt.

M. Duhamel.—Et quand est-ce que nous aurons l'emprunt ?

M. Mercier.—Lorsque je serai assez bien pour voyager.

M. Gagnon.—Quand pensez-vous que cela arrivera ?

M. McShane.—Shut up ! ask him no questions and he will tell you no lies.

M. Mercier.—Qu'est-ce qu'il me chante-là. Qu'il fasse bien attention à lui. Sa petite affaire de Laprairie pourra mal tourner. S'il croit qu'il va m'avoir pour l'aider à s'en tirer, devore, pas d'affaires. Il y a longtemps que j'attends une occasion comme celle-là pour m'en débarrasser. Allons, les amis, un peu de courage. Nous allons avoir la session dans tous les cas avant le printemps, car il importe beaucoup que nous paraissions devant les chambres avant que les comptes publics soient imprimés. Il y a là-dedans des chiffres qui sont brutaux comme des bâtons. On ne verra ces comptes qu'à la fin de l'année ou en 1889. Faites avancer une calèche. Je suis trop malade pour me rendre chez moi à pied.

TRAITE DE CIVILITE

(Suite et fin.)

Viennent ensuite des préceptes pour découper proprement, pour connaître les meilleures viandes et les meilleurs morceaux. Il y a là trois ou quatre chapitres qu'on penserait avoir été volés à quelque *Cuisinière bourgeoise* de l'époque, et qu'aujourd'hui même un chef-d'office ne désavouerait pas.

Voici d'autres préceptes qui ne s'adressent pas aux convives, mais à celui qui les reçoit :

"Si vous êtes le maître, il ne faut jamais paraître inquiet, ni embarrassé, ni quereller les domestiques ; ce serait manquer de respect et troubler la joie que toute la maison doit témoigner d'avoir des hôtes si dignes de considération..... Celui qui donne à manger doit bien se garder de dire : Ce morceau doit être bon, car il me coûte tant ; j'ai bien eu de la peine à le trouver ; ou vous pouvez bien en manger, car je ou personne n'en veut plus. Le premier discours reproche, le second méprise ce qu'il donne et celui à qui il parle."

Ceci est à l'adresse de quelques hommes de finance, les plus mal élevés de tous les bourgeois, soit par zèle, soit par orgueil tracassent leurs domestiques en présence des étrangers, voient sévèrement les dépenses de la cuisine, savent ce que coûte un navet aussi bien qu'une perdrix, et en informent leurs convives comme pour les engager à rapporter au maître le mérite du légume ou de l'animal.

S'il s'agit enfin du manger : alors,

"Il faut couper la viande sur son assiette, tenant la fourchette de la main gauche, puis de la main droite la porter à la bouche avec la fourchette. Le pain coupé, propre à mettre à la bouche, doit y être porté avec les doigts. Il ne faut pas essuyer les doigts, couteau, cuiller, ni fourchette, avec la nappe, mais avec la serviette. Il ne faut point saucer son pain ni ses morceaux dans le plat, ni les porter sur la salière ; mais prendre du sel avec la pointe d'un couteau, et de la sauce avec la cuiller, ou en demander. Il ne faut jamais rien remettre au plat de ce qui aura été mis sur une assiette."

Quant au boire,

"Il sied mal de têter le vin et de vider son verre à deux ou trois reprises : il faut boire posément, d'une haleine, en regardant dans le verre, et ne pas boire à grosses gorgées qu'on puisse compter, ni boire d'un coup comme si on l'entonnait, ni, après l'avoir bu, faire un grand soupir pour reprendre haleine. Il n'est pas honnête de présenter un verre de vin après en avoir déjà goûté."

Il est plus civil de vider tout à fait son verre que d'en laisser, c'est assez de boire trois ou quatre verres de vin dans un repas. Il est toujours honnête et salubre de mettre un peu d'eau dans son vin."

La civilité qui veut qu'on vide son verre sans en rien laisser doit agréer aux ivrognes. Aussi, est-ce un ivrogne qui a dit, nous pensons,

Remplis ton verre vide,
Vide ton verre plein.
Ne laisse jamais dans ta main
Ton verre ni plein, ni vide,
Ne laisse jamais dans ta main
Ton verre ni vide, ni plein.

Au dessert,

"Il est incivil de lécher ni des doigts, ni de la langue, le jus qui reste dans les tasses ou sur l'assiette. Quand on se lève de table il est également incivil de mettre du fruit ou autre chose dans sa poche."

Quoiqu'il en soit, ce livret restera toujours un témoignage aussi intéressant que naïf d'usages qui ont été l'honneur et le charme de nos pères.

VENUS POUR S'AMUSER.

M. et Mme Duflost sont installés aux premières de face.

MADAME.—Pour une pauvre fois que vous consentez à me procurer un plaisir, je m'étonne, M. Duflost, que vous ayez si peu souci de mon bien-être. Un mari galant se fût assuré des places plus confortables ; mais il paraît que vous vous êtes dit : C'est assez bon pour elle !

MONSIEUR, étonné.—Mais, ma chère amie, nous sommes aux premières de face ; chaque fauteuil me revient à huit francs, et je cherche vainement où j'aurais pu trouver ces places plus confortables dont tu parles ; car je ne puis croire que tu fasses allusion à la loge du président de la République.

MADAME, froissée.—Comment ! vous ne pouvez croire que je fasse allusion à la loge du président ? A votre avis, j'y ferais donc tâche ? Ah ! je ne vous remercie pas de m'avoir amenée au théâtre, puisque c'était pour m'y offrir de pareils compliments.

MONSIEUR.—Mais non, mais non ; seulement, je réponds à ton reproche d'avoir négligé ton bien-être. Je me suis présenté à la location et j'ai dit : Combien vos premières places ? On m'a répondu seize francs, que j'ai payés avec empressement ; on m'en eût demandé cinquante que le bonheur de te faire plaisir me les eût fait donner avec la même joie.

MADAME.—Ainsi, vous avez gaspillé seize francs sans même vous assurer quelles étaient ces places ? de sorte que si, à notre arrivée, on nous avait ouvert le fond d'une armoire, en disant "Tenez, vous êtes placés là, sur la seconde tablette," vous n'auriez eu aucune réclamation à faire !

MONSIEUR.—Oh ! tu vas trop loin ; il est bien évident qu'une place louée pour voir la scène n'est pas dans une armoire.

MADAME.—Ainsi, vous avez donné votre argent sans même demander à voir ces places pour vous assurer si les sièges en étaient plus ou moins moelleux.

MONSIEUR.—Mais il n'est pas d'usage de demander à tâter les sièges.

MADAME.—Pourquoi pas ? On tâte bien un poulet avant de l'acheter ; il devrait en être de même pour une place.

MONSIEUR.—Et puis, dans la journée, la plus profonde obscurité règne dans les salles.

MADAME.—On exige une lanterne.

MONSIEUR.—Oh !

MADAME.—Quoi ? oh ! J'ai l'air de réclamer une montagne ; vous n'allez pas me faire croire que, dans une ville comme Paris, il ne soit pas possible de trouver une lanterne. Mais vous, le plus petit effort coûte trop à votre galanterie.

MONSIEUR, pour détourner l'orage.—Tu sais, ma bonne, que si quelques fleurs peuvent t'être agréables, je vais m'empressement de...

MADAME.—Si vous aviez la plus petite préoccupation de ma santé, vous sauriez que les parfums me rendent malade.

MONSIEUR.—Pardonnez-moi, je l'oubliais.

MADAME.—Je n'avais pas attendu cet aveu pour être persuadée. Car, depuis que nous sommes ici, un mari un peu prévenant, qui aurait senti combien notre voisine empoisonne le patchouli, qui me tourne le cœur, se fût empressé d'aller ouvrir la porte.

MONSIEUR.—Ma chère amie, je le ferais avec plaisir, mais la pièce est commencée : il faudrait faire lever tout le monde.

MADAME.—Ainsi donc il faut que je tombe asphyxiée parce que le malheur me place à côté d'une voisine..... peu fraîche.

MONSIEUR.—Chut ! si on entendait !

MADAME.—Si elle était fraîche, aurait-elle besoin de s'inonder d'odeurs ! Je vous le demande.

MONSIEUR.—Je n'en sais rien.

MADAME.—Vous n'avez même pas le bon sens de Toinette, notre cuisinière.

MONSIEUR.—Grand merci !

MADAME.—Dame ! que fait-elle quand l'été lui donne à douter de la fraîcheur du poisson ? elle nous l'accorde à la provençale, à l'ail. Une odeur chasse l'autre. Vous voyez bien que ce n'est pas sans raison que cette dame se couvre d'odeurs.

MONSIEUR.—Ne vas-tu pas dire qu'elle est aussi à la provençale ?

MADAME.—Je le préférerais ; l'ail entête moins que le patchouli.

MONSIEUR.—Oui, mais le patchouli est une odeur reçue dans tous les salons.

MADAME.—Les salons n'en sont que plus à plaindre. Ah ! je comprends pourquoi le mari de cette dame prise du tabac par poignées ; car ce doit être son mari que ce grand sec qui est là avec sa bouche en cœur et sa main en pigeon vole.

MONSIEUR.—Il fait ce que nous devrions faire : il écoute attentivement la pièce.

MADAME.—Avec ça qu'elle est amusante, cette pièce ! Je n'en comprends pas un mot.

MONSIEUR.—Si tu écoutais un peu, au lieu de tant parler.

MADAME.—Alors on ne peut plus ouvrir la bouche ?

MONSIEUR.—Je ne veux pas dire cela, mais il est d'usage, la toile levée, d'écouter